

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Pascal COUCHEPIN

Humour et politique

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1984, tome 80, p. 91-96

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

Humour et politique

Qu'il est difficile de trouver une bonne définition de l'humour. Chaque civilisation, chaque pays paraît sourire différemment. Quelle parenté y a-t-il entre l'humour français et l'humour chinois ? Pour rester dans nos latitudes, une anthologie de l'humour espagnol ne révèle pas les mêmes dispositions d'esprit que l'humour anglais. Ce dernier, par ailleurs, a la suprême élégance de provoquer une esquisse de sourire tandis que la plaisanterie gauloise est sensée déclencher chez ses auditeurs un rire sonore. Il faudrait donc baisser les bras et renoncer à toute définition de l'humour. Pourtant, l'humour existe. Lorsqu'on le rencontre on sait le reconnaître quelle que soit la forme qu'il revêt : esprit, ironie, humour à froid, farce, jeux de mots...

Si la définition de la chose en soi est impossible, quelques traits communs aux différentes formes d'humour peuvent être relevés.

L'humour est une forme de lucidité. Il saisit en profondeur un trait de la réalité politique, sociale ou psychologique. Goldorak n'est jamais drôle. C'est une pure création de fiction. Gulliver, lui, était drôle dans la mesure où l'on savait bien que ce qu'il disait, voyait, vivait avait des rapports étroits avec la réalité sociale et politique de son temps.

L'humour exige ensuite que l'on prenne de la distance par rapport à la réalité. La description pure et simple d'une expérience ou d'un morceau de vie n'est pas drôle. L'observateur doit prendre une certaine hauteur.

L'humour introduit un glissement de sens dans le discours. La réalité est reconnaissable mais on la regarde différemment. On lui attribue une autre signification ou dimension. L'humour est créateur de sens.

Il est le propre de l'homme, dit-on, car l'homme seul peut donner du sens.

Le rapprochement avec la politique est évident. La politique, elle aussi, est le propre de l'homme. Elle a de surcroît en commun avec l'humour d'être difficilement définissable. Conquête du pouvoir, gouvernement de la cité, manière de réglementer le monopole de la violence intérieure et extérieure (la police et l'armée) sur un territoire, recherche des formes de la légitimité, organisation des rapports entre le privé et le public : tout cela c'est la politique.

Le rapprochement entre l'humour et la politique ne facilite pas la définition de ces deux notions. Il permet cependant d'éclairer la nature des régimes politiques.

On pourrait jouer à faire une typologie des régimes politiques en fonction de leur plus ou moins grande capacité à susciter et à tolérer l'humour.

Dans un livre récent sur le KGB soviétique, l'auteur écrit qu'un officier de cette organisation s'amusait à raconter de bonnes histoires sur des dirigeants des pays de l'Est. Celui qui riait était dénoncé.

Un petit recueil d'anecdotes drôles en provenance des pays de l'Est a été publié il y a quelques années sous le titre : « Le communisme est-il soluble dans l'alcool ». Il est bien sûr d'abord soluble dans l'humour que sécrète l'alcool qui libère les langues.

Le pouvoir totalitaire ne résiste pas à l'humour. C'est par définition un pouvoir sérieux. Staline, après une soirée de beuverie, riait en faisant danser comme des ours ses maréchaux. Cela ne mettait pas en péril le régime. Par contre, celui qui avait dû se ridiculiser y perdait son prestige et devenait moins dangereux pour le petit père des peuples.

L'humour en URSS existe pourtant. Il ne se situe cependant pas au niveau politique, celui du pouvoir. Le journal satirique Krokodil est plein de dessins humoristiques sur les vices de la bureaucratie ou les défauts de l'organisation économique. On ne va pas plus loin et plus haut sous peine de courir quelques risques personnels. Et puis il y a l'humour tragique ; mais celui-là ne fait rire personne. Dans une pièce consacrée à Staline, du temps du culte de la personnalité, l'enfant posait la question à sa mère : « Maman, pourquoi le camarade Staline est-il si bon ? » — Réponse de la mère : « Parce que c'est le camarade Staline ! »

Lorsque Andropov est arrivé au pouvoir, l'appareil de propagande soviétique s'est mis au travail pour faire accroire l'idée qu'il s'agissait d'un homme ouvert au monde moderne. On disait de lui qu'il aimait le jazz, le whisky et qu'il invitait parfois à sa table les dissidents. Personne n'osa cependant prétendre qu'Andropov avait le sens de l'humour. L'Occident aurait sans doute bien accueilli cette touche supplémentaire au portrait. Après tout, on était en pleine période de pacifisme débridé et les manifestants contre les *Pershings* auraient pu ainsi se convaincre encore davantage que l'URSS était un régime comme les autres avec qui la négociation, les mains nues, était possible.

Les régimes totalitaires ne sont pas comme les autres, entre autres parce que l'humour n'y est pas toléré à l'égard du pouvoir.

Ils ne supportent pas l'humour parce qu'ils ne reconnaissent pas la réalité. Ils bâtissent par la propagande et la coercition un monde artificiel. L'humour parce qu'il crève le décor fait apparaître la réalité et détruit le masque du pouvoir. Les régimes totalitaires sont comme les villages que Potemkine présentait au loin à l'impératrice. Il ne faut pas y voir de trop près.

L'une des grandes interrogations du XX^e siècle est de savoir pourquoi certains peuples, certains groupes sociaux, succombent au totalitarisme alors que d'autres résistent. Un élément de réponse pourrait être que le totalitarisme attire les esprits sérieux et sans humour. On est surpris de voir combien sont fascinés par les militants communistes, leur engagement, leur bonne volonté, leur application. Et pourtant qu'ils sont ridicules et touchants en même temps ces hommes et ces femmes tendus par la conviction d'appartenir à une élite qui construit un autre monde en vendant des journaux sur les marchés de fin de semaine. Leur langue, la fameuse langue de bois, est un morceau d'anthologie. Il faut avoir l'esprit de sérieux bien ancré pour ne pas en rire. Mais ce qu'admirent chez ces militants beaucoup de gens c'est précisément l'absence totale de doute, leur soi-disant idéalisme qui est souvent plutôt une incapacité de mettre en rapport le discours et la réalité. Dans le monde du militant, toujours dramatique, fait de luttes des classes (les communistes), d'affrontement implacable nord-sud (les tiers-mondistes exacerbés), de conspiration maçonnique ou juive (l'extrême droite), l'humour doit être banni. Il risque de mettre le feu au décor et de laisser apparaître la réalité, beaucoup plus diverse et complexe, beaucoup plus nuancée.

Le totalitarisme est un monde clos, rassurant pour ceux qui sont fermés au mouvement, à l'irruption de la nouveauté, à la surprise. Or, l'humour est le contraire de cela. C'est un appel à revoir la réalité sous un angle nouveau, à créer quelque chose. C'est un moyen de décaper ce qui est artificiel et sans consistance. Une société d'humour ne peut être totalitaire. Et la meilleure arme contre le totalitarisme c'est souvent l'humour. Charlie Chaplin l'avait bien compris.

Dans les sociétés libérales ou ouvertes, l'humour est à son aise. Il y a entre l'humour et la liberté une parenté évidente.

La démocratie libérale appelle une limitation de l'autorité étatique. On y pratique l'équilibre des pouvoirs à la manière de Montesquieu, entre le législatif, l'exécutif ou le judiciaire.

D'autres systèmes politiques, tel le système suisse, recourent plutôt à la division des pouvoirs. Le législatif est exercé par le peuple et les cantons et le parlement. L'exécutif, élu directement par le peuple au niveau cantonal, est élu par le parlement au niveau fédéral pour respecter le rôle des cantons et éviter les risques de bonapartisme qu'implique l'élection au suffrage direct à ce niveau.

L'essentiel est que partout le pouvoir trouve sa frontière. La démocratie libérale ne se contente cependant pas de limiter le pouvoir par et dans le politique. La tension doit aussi exister entre la société civile et l'Etat, entre la politique et l'économie. La société civile elle-même doit être divisée.

Dans la société ouverte, un projet commun n'est possible et souhaitable que s'il porte sur le mode de fonctionnement de la société et non sur ses finalités.

L'humour est dans une telle société une sorte de contre-pouvoir. Il empêche d'investir l'Autorité d'un prestige qu'elle ne doit pas avoir.

Voltaire par son ironie a peut-être autant fait pour l'établissement de la société ouverte que beaucoup de théoriciens.

L'humour permet à chacun de dire « le roi est nu », et parfois il est réellement nu.

L'humour introduit le cloute. Non le doute qui nie et qui paralyse mais celui qui met en cause le rapport entre le discours et l'intention réelle, entre le but et les moyens.

La société ouverte craint les abstractions et les appellations génériques. Elle sait d'expérience depuis la Révolution française que les grands idéaux d'Humanité, de Liberté, de Fraternité, d'Egalité peuvent s'emballer et aboutir à la Terreur.

L'humour parce qu'il est fondé sur le concret est profondément nécessaire à la démocratie. Reste à savoir pourquoi certains peuples le pratiquent en politique mieux que d'autres. Les anglo-saxons s'y adonnent davantage que les latins. Est-ce la preuve que les sociétés anglo-saxonnes sont plus attachées à la société ouverte et libérale que les latins comme semblerait le démontrer l'histoire?

La Suisse elle-même, bien que plus proche des sociétés anglo-saxonnes dans la plupart des régions, craint l'humour en politique. La raison ne tient pas d'abord au fait que notre société serait moins libre mais au mode de fonctionnement de notre système politique. Notre diversité culturelle et historique est telle que ce qui est humour à Genève est mal compris en Valais. De surcroît, l'humour d'un Genevois lorsqu'il porte sur un Valaisan (et vice versa) est perçu comme un humour mettant en cause la personnalité de l'autre région. Or, la démocratie helvétique de consensus craint de courir le risque que l'autre, le minoritaire (dans un pays où l'on est toujours le minoritaire de quelqu'un d'autre), ne se sente pas reconnu dans sa personnalité, dans toute l'épaisseur de sa personnalité.

Malheureusement, à l'abri de l'humour, la politique suisse abuse parfois. Certains politiciens (ceux du nationalisme régional en particulier) ont utilisé cette volonté de respect de l'autre pour construire des abstractions. Or, derrière l'image idyllique sans humour nationaliste et théorique du Valais par exemple, la pratique politique était bien autre.

Pour beaucoup d'esprits, ces dernières années auront été une période de désillusion politique. On avait auparavant trop investi dans le politique. Les espoirs étaient fous et la déception fut à la mesure de l'enthousiasme initial.

La politique, le politique ne feront jamais seuls le bonheur de l'homme. Ils peuvent au mieux créer un cadre favorable à l'épanouissement de l'individu et des groupes sociaux.

Lorsque la politique oublie cette vieille règle d'expérience, le risque du totalitarisme est proche. L'humour parce qu'il introduit le doute dans les belles constructions théoriques, le tremblement face aux convictions d'acier, parce qu'il est tout à la fois le rappel de la réalité et l'étincelle témoin d'autres valeurs, est un antidote puissant et nécessaire. Une société, une politique sans humour est une société, une politique sans avenir.

Pascal Couchepin